Ami du Clergé du 31 juillet 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Assomption. — I. Le triomphe de Marie, 449. — II. Marie et la bonne mort, 451.
Aux Enfants de Marie. — XLVIII. *Pour l'Assomption :* Les trois couronnes de Marie, 453.
Cinq minutes d'Evangile. — XXXIX. *9e Dim. après la Pentecôte :* La paix, 454.
Triduum en l'honneur de S. Augustin. — II. Le saint, 455.
Pour une Adoration perpétuelle. — L'Eucharistie mystère d'amour, 458.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — XV. Neuvième interrogatoire secret, 461. — XVI. Le réquisitoire, 463.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

I

LE TRIOMPHE DE MARIE

> *Lœtentur cœli et exultet terra.*
> Que les cieux se réjouissent et que la terre fasse éclater des transports de joie. (Ps. xcv, 11).

Mes frères,

La Sagesse éternelle avait résolu de placer deux grands luminaires au firmament de son Eglise, comme elle avait suspendu dès le commencement à la voûte céleste l'astre brillant du jour et le modeste flambeau des nuits. Ce fut d'abord l'Eglise de la terre qui en reçut le bienfait, et quand le Fils de Dieu, véritable Soleil de justice, après avoir éclairé le monde par l'autorité de ses miracles, de sa doctrine et de ses exemples, remonta dans les cieux, les profondes ténèbres dans lesquelles nous pouvions craindre d'être plongés furent chassées par la présence de Marie, qui consolait les premiers fidèles dans leurs épreuves et leurs persécutions.

Mais la terre, pour la Mère comme pour le Fils, ne pouvait être un séjour définitif. L'Eglise du ciel réclamait la Reine dont le trône demeurait vide en son sein. C'est pourquoi Dieu la retira, au bout de quelques années, de cette vallée de larmes et la transporta au-dessus de toutes les sphères célestes, dans le voisinage le plus rapproché de sa Majesté.

En nous quittant, Marie ne nous a pas laissés orphelins, car de même que les astres qui brillent au firmament ne cessent d'envoyer au globe terrestre la lumière et la chaleur qui l'embellissent et le fécondent, ainsi l'auguste Vierge, depuis le jour de son élévation glorieuse dans le ciel, continue de répandre sur le monde les plus salutaires influences. En devenant la Reine des anges, elle ne cesse pas d'être la Mère des hommes ; et voilà pourquoi cette fête, qui semblait d'abord ne regarder que le ciel, intéresse également et réjouit la terre. Aussi l'Eglise nous ordonne de suspendre les vulgaires travaux de la semaine, pour appliquer nos esprits et nos cœurs à la méditation des mystères glorieux dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

I

C'est la croyance antique de l'Eglise universelle que la Sainte Vierge est morte, mais que Dieu, après l'avoir préservée de la corruption du tombeau, la ressuscita par un miracle de sa toute-puissance, pour la mettre en possession de son royaume. Si Jésus n'accorda pas à sa tendre Mère le privilège de l'immortalité, ce fut pour lui donner un nouveau trait de ressemblance avec lui ; mais cette mort, loin d'être une peine et un châtiment comme la nôtre, présenta le caractère d'un privilège et d'une grâce. Elle ne fut pas le dénouement fatal des infirmités de l'âge et le terme suprême des défaillances de la nature ; elle eut une cause infiniment plus noble : Marie est morte de la violence de son amour, et cet amour non seulement apaisa les amertumes et les douleurs que l'âme éprouve naturellement en se séparant d'un corps qui se dissout, mais fut encore la cause d'une suavité et d'une joie incomparables.

Si la charité chrétienne a la vertu d'unir les hommes si étroitement qu'on peut dire en vérité qu'ils n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme, ne pouvons-nous pas affirmer que la divine Mère et son Fils n'avaient qu'une âme et qu'une vie, et qu'il ne fallait qu'une seule mort pour frapper à la fois ces deux victimes inséparables ? En effet, comme l'amour a coutume de nous faire ressentir vivement les afflictions des personnes qui nous sont chères, Marie dut recevoir au pied de la croix le contrecoup de toutes les douleurs de Jésus.

Telle on voit, dit S. François de Sales, une biche atteinte par le chasseur, qui s'échappe avec sa plaie dans l'épaisseur de la forêt, où elle succombe seulement quelques jours après ; telle la divine Mère eut l'âme transpercée par le glaive de la douleur sur la montagne du sacrifice, mais Dieu la réservant pour être le soutien de son Eglise naissante, elle porta longtemps encore cette cruelle blessure qui devait lui donner la mort. Vous comprenez dès lors que ses dernières années ne furent plus que langueurs, extases, ravissements continuels. Comme autrefois la mère du jeune Tobie, inconsolable d'avoir laissé partir pour un lointain voyage celui qu'elle appelait la lumière de ses yeux et le bâton de sa vieillesse, montait chaque jour au sommet des hauteurs voisines d'où elle promenait un regard plein d'inquiétude sur tous les chemins qui pouvaient le lui ramener, ainsi Marie, toute pénétrée du souvenir de son divin Fils, s'élevait constamment vers les collines éternelles, et son âme, après avoir miraculeusement soutenu mille assauts d'amour, finit un jour par briser ses liens dans un élan plus impétueux que les autres, pour prendre son vol vers les cieux.

II

Elle est donc morte, m. f., celle qui nous avait donné l'Auteur de la vie ; mais elle ne devait pas mourir. La mort est en effet le salaire du péché

et l'exécution de la sentence que le souverain Juge porta contre la postérité coupable du premier homme. La Sainte Vierge dont la vie, par une grâce de préservation miraculeuse, garda toujours une pureté sans tache, comme ces lis dont l'éclatante blancheur est l'ornement des vallées, se trouvait donc, suivant les règles d'une justice rigoureuse, exempte de payer le tribut commun à tous les enfants des hommes. Dieu, pour des raisons dignes de sa sagesse, lui laisse goûter les prémices de la mort, mais du moins il ne veut pas qu'elle reste sous son empire, et avant qu'elle ait eu le temps d'achever son œuvre sur sa chair immaculée, il s'empresse de la revêtir des privilèges de la résurrection glorieuse.

Ajoutons que l'honneur de Jésus-Christ exigeait également que ce corps très pur, dont le sien avait été formé, ne fût point soumis aux humiliantes destructions du tombeau. Car si l'Arche d'alliance, où Moïse déposa les tables de l'ancienne Loi, devait être faite d'un bois incorruptible revêtu d'or fin, à plus forte raison fallait-il préserver de la corruption l'Arche vivante dans laquelle avait reposé le Fondateur même de la Loi nouvelle ! Ainsi l'avait chanté d'avance le Prophète royal : « *Surge, Domine, in requiem tuam !* Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans le repos de votre gloire ! » (Ps. CXXXI, 8). Ces paroles indiquent le réveil matinal de la résurrection du Sauveur ; mais celles qui suivent : « *Tu et arca sanctificationis tuæ.* Vous et l'arche que vous avez sanctifiée », marquent aussi la résurrection de celle que nous honorons comme le tabernacle du Dieu vivant.

Enfin toute la cour céleste, s'adressant à son divin Roi, lui rappelle de la manière la plus touchante les obligations de l'amour filial. Seigneur, s'écrient les anges rassemblés autour de son trône, levez-vous pour l'accomplissement du précepte que vous avez donné aux hommes : « *Exsurge, Domine, in præcepto quod mandasti !* » (Ps. VII, 7). Vous ordonnez à l'enfant de venir en aide à ses parents devenus vieux et de leur rendre, par une tardive reconnaissance, les tendres soins qu'il en a reçus dans la faiblesse du jeune âge. Souvenez-vous maintenant de ce précepte, en faveur de la Mère aimable à qui vous êtes redevable de ce corps mortel qu'elle a porté dans son sein virginal, qui vous a nourri de son lait et qui dut fuir avec vous sur la terre étrangère, pour vous dérober aux fureurs sanguinaires d'Hérode !

III

A ces mots, le Roi de gloire s'est levé de son trône pour préparer à sa Mère le plus magnifique triomphe. La prenant sur les ailes de sa toute-puissance, il l'élève sur le trône le plus brillant de son royaume. « Venez, ô ma Mère, lui dit-il, car l'hiver a fui loin de vous : *Jam hiems transiit* ; à la triste saison des frimas va succéder un printemps éternel. Montrez-moi ce visage admirable que j'ai couvert de baisers dans mon enfance : *Ostende mihi faciem tuam* ; que votre douce voix, qui faisait les délices de mon cœur sur la terre, vienne de nouveau retentir à mon oreille : *Sonet vox tua in auribus meis.* (Cant., II, 12-14). Hâtez-vous de quitter cette froide et sombre vallée de larmes qui n'est pas digne de vous ; venez, la terre n'a pas assez de fleurs, les montagnes pas assez d'or, la mer pas assez de perles pour orner votre diadème, c'est de ma main que vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.* » (Cant., IV, 8).

Et l'humble Vierge, obéissant à l'appel de son Fils, s'éloigne de nos rivages pour ne s'arrêter qu'aux pieds de la Majesté suprême où s'accomplit, avec une solennité sans égale, l'auguste cérémonie de son couronnement.

Sur sa tête est posée une couronne dont les splendeurs ne peuvent être décrites par aucune bouche humaine. Car si la gloire du moindre des élus dans le ciel a quelque chose d'inaccessible au regard, au sentiment, à la parole, il est certain que la gloire de Marie est un abîme insondable. Elle ne peut être mesurée, en effet, qu'à la munificence d'un Dieu qui n'a point mis d'autres bornes à ses libéralités que celles que la capacité d'une simple créature met nécessairement aux communications de l'Infini. La ressemblance est si grande entre la Mère et le Fils, que les dons merveilleux dont elle est ornée sembleraient l'égaler à Jésus, si nous ne savions d'ailleurs qu'ils n'en sont que les reflets.

Dieu a voulu que Marie fût honorée dans un sens tout spécial du titre de Reine du ciel. Elle a reçu des mains de Dieu un signe particulier de sa domination sur tous les anges et les saints, signe exprimé par ce vêtement tout resplendissant d'or et des plus brillantes couleurs dont elle est revêtue : *Adstitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* (Ps. XLIV, 10). En effet, la gloire est le couronnement de la grâce. Or, la Sainte Vierge a reçu plus de grâces que tous les élus réunis. Elle les surpasse donc à une distance incalculable dans le séjour de la gloire, et leurs couronnes pâlissent comme les étoiles devant le soleil, comparées à la couronne de Marie, où brillent encore d'autres perles réservées, glorification des privilèges que la Fille d'Adam conçue sans péché, la Vierge miraculeusement féconde, la Mère du Verbe fait chair n'a partagés avec personne.

La seconde règle d'après laquelle se mesure la gloire des bienheureux dans le ciel, c'est la quantité de mérites personnels qu'ils ont acquis. Or, il est certain qu'en fait de bonnes œuvres, il n'y a personne qui commence de si bonne heure, ni qui continue avec autant de zèle et de persévérance que la glorieuse Vierge Marie. Tandis que nous ne commençons que fort tard, après avoir passé les premières années de notre vie dans la stérilité de l'inconscience, nous perdons encore souvent par le péché la petite somme de mérites que nous amassons, pour ainsi dire, à l'aventure ; au contraire Marie, favorisée de l'usage de la raison dès le premier instant de sa vie, n'a jamais cessé d'augmenter le trésor de ses mérites, en sorte qu'elle possédait une sainteté infiniment supérieure à celle des plus excellentes créatures : *Tu supergressa es universas* (Prov., XXXI, 29).

Mais ce qui doit nous consoler dans la glorieuse élévation de Marie, c'est que Dieu, en la couronnant Reine des anges, ne lui a pas retiré son titre de Mère des hommes et qu'elle n'a pas cessé de remplir tous les devoirs que ce titre lui impose. Elle réunit donc les pouvoirs d'une reine à la tendresse d'une mère, un pouvoir auquel rien ne peut résister à une bonté qui ne sait rien refuser. Merveilleuse union qui doit nous rendre la protection de Marie infiniment plus avantageuse et plus chère que tous les trésors : *Infinitus enim thesaurus est hominibus* (Sap., VII, 14).

* *

Comme on voit dans une famille nombreuse la tendresse et les soins de la mère se reporter sur le plus jeune et le plus faible de ses enfants, ou sur l'absent, lorsqu'au milieu de la nuit le mugissement de la tempête envoie de sinistres présages dans son cœur ; ainsi vos préférences et vos sollicitudes, ô Mère de miséricorde, ne sont point pour les fils aînés de votre royaume où ils sont assurés d'un bonheur éternel, mais pour les pauvres voyageurs exilés loin de la patrie ; et l'on vous a vue plus d'une fois quitter le trône de votre gloire pour venir vous associer à nos douleurs. Nous vous saluons donc avec l'Eglise sous les beaux noms de reine et de mère : *Salve, Regina, Mater misericordiæ*, et nous ouvrons nos cœurs à la confiance qu'excitent ces titres. Nous invoquons ces yeux de mère qui consolent dans l'exil et ces mains de reine qui reçoivent sur le seuil de l'éternité : *Et Jesum... nobis post hoc exsilium ostende !* Ainsi soit-il.

II

MARIE ET LA BONNE MORT

Mes frères,

Vous attendez de moi que je vous parle de notre Mère du ciel. Mais quel titre lui donnerai-je, qu'on ne lui ait décerné déjà ? Lequel de ses privilèges, laquelle de ses vertus louerai-je, qui n'aient pas été célébrés devant vous ? Quelle demande vous exhorterai-je à lui faire, que vous ne lui ayez adressée maintes fois ? Et pourtant, dans la longue énumération de ses titres, dans la riche nomenclature de ses attributs, il en est un, il me semble, que nous oublions trop facilement. On étudie, on médite, on admire les moindres circonstances de la vie de Marie ; sa mort passe inaperçue. On lui demande la grâce de bien vivre ; on ne songe pas à lui demander celle de bien mourir. N'y a-t-il pas là, dans notre vie spirituelle, une lacune regrettable ? Je voudrais vous aider à la combler, en vous présentant la Sainte Vierge comme le modèle et la patronne de la bonne mort.

I

Votre maison certainement a reçu quelquefois la visite de la mort. Vous avez peut-être assisté aux derniers moments d'un ami. Oh ! le lamentable spectacle, de voir un être chéri languir et se tordre sur un lit de souffrances ! Impitoyable, le mal travaille sous nos yeux et fait lentement son œuvre. Sa victime est là, ressentant parfois des douleurs atroces, s'acheminant vers le tombeau, au milieu d'une agonie qui épouvante et qui tire les larmes des yeux !... Je me transporte près du lit de mort de la Sainte Vierge : rien de semblable.

Après la dispersion des Apôtres, Marie — s'il faut en croire une pieuse tradition — s'était retirée à Ephèse, près de S. Jean, le disciple que Jésus expirant lui avait donné pour fils. Vingt ans s'étaient écoulés depuis l'Ascension ; l'Eglise faisait chaque jour de nouvelles conquêtes. La Vierge bénie sentit que sa mission s'achevait en ce monde. Alors, comme une moissonneuse fatiguée qui cherche l'ombre et le repos, elle se prit à désirer le repos de l'éternité, à l'ombre du trône de Dieu.

D'en haut, l'heure de son trépas lui fut révélée. Mais, avant de quitter cette terre, Marie voulut revoir de ses yeux et fouler de ses pieds les rues de Jérusalem, le Calvaire, les lieux illustrés par la Passion et la mort de son divin Fils. Ainsi nous aimons à revoir, après une longue absence, la demeure où nos parents ont vécu, la tombe où ils reposent. Elle revint donc à Jérusalem, où les disciples l'accueillirent avec une joie mêlée de vénération. Elle n'avait plus que quelques jours à vivre, et comme, à la nouvelle d'une mort imminente, les enfants accourent avec un douloureux empressement près du lit d'agonie de leur mère, les Apôtres, avertis de la mort prochaine de Marie, étaient venus recevoir ses adieux et lui fermer les yeux.

Que leur dit-elle dans cette dernière entrevue ? Il est facile de le supposer. Puis, après leur avoir fait ses recommandations suprêmes et les avoir bénis une dernière fois, elle s'endormit doucement du sommeil des justes. Point de douleur aiguë, point d'agonie : comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, un dernier élan d'amour détacha de son corps l'âme sainte de Marie et l'emporta dans les cieux. Belle et heureuse mort, digne de la Mère de Dieu.

II

Vous savez tous par expérience, m. f., que la vie ici-bas n'est pas précisément un chemin semé de fleurs, un ciel sans nuage, un bonheur sans mélange. Il y a place dans notre existence pour bien des misères, pour bien des tristesses. Et pourtant, malgré les douleurs, malgré les déceptions, malgré les désenchantements de cette vie, nous y tenons par toutes les fibres de notre cœur et nous regrettons d'en voir venir la fin. Depuis le riche qui possède de vastes domaines, jusqu'au pauvre qui n'a qu'une masure pour abriter son indigence, tous nous sommes attachés à la vie et nous voudrions la prolonger indéfiniment. Rappelez-vous, m. f., ce bûcheron dont le fabuliste nous a dépeint la misérable condition. Un jour, n'en pouvant plus, il appelle la mort. Elle vient sans tarder, lui demande ce qu'il faut faire. « C'est, dit-il, afin de m'aider à recharger ce bois. »

Or si un malheureux tient tant à la vie, quels regrets doivent éprouver, en quittant la terre, ces heureux du monde pour lesquels la fortune n'a ja-

mais eu que des sourires, l'existence que des charmes, les hommes que des applaudissements et des égards ? Aussi, quand une main impitoyable vient trancher le fil de leurs jours et mettre brusquement un terme à tant de bonheur, on les entend s'écrier, comme ce roi chananéen que l'on conduisait au supplice : « Faut-il donc qu'une mort cruelle me sépare ainsi de tout ce que j'aimais ? *Siccine separat amara mors ?* » (I Reg., xv, 32).

La Sainte Vierge, m. f., ne connut point ces regrets, et voilà pourquoi sa mort fut si douce. A vrai dire, que pouvait-elle regretter ? Les honneurs du monde ? Mais la fille des patriarches et des rois n'y avait jamais aspiré ici-bas. — Les richesses ? Mais la mère de Celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête avait toujours vécu dans la pauvreté. — Les jouissances du bien-être ? Mais l'épouse du charpentier Joseph avait dû, comme lui, travailler de ses mains et gagner son pain à la sueur de son front. — Les douceurs de la famille ? Mais il y avait vingt ans qu'elle avait perdu Jésus, son fils bien-aimé. — Aussi, quand sonna l'heure de quitter ce monde, Marie ne versa point de larmes. Son âme s'envola sans regrets vers cette patrie meilleure où elle vivait depuis longtemps déjà par la pensée et par le cœur.

III

Non seulement la mort ne lui laissa aucun regret, mais elle ne lui causa aucune crainte. Le prisonnier condamné à mort tremble en entendant les pas de son geôlier. Si l'on touche aux verrous, si la porte du cachot s'ouvre et roule sur ses gonds retentissants, il croît que son dernier jour est venu, que l'heure fatale est arrivée. Image fidèle des craintes que nous éprouvons tous au souvenir, à la simple pensée, au moindre bruit de la mort. D'où viennent ces inquiétudes, ces frissons ? Ah ! m. f., de nos péchés, de notre vie coupable. Nous avons beau nous rendre témoignage à nous-mêmes, nous décerner des prix de vertu et d'honnêteté : des profondeurs de notre conscience il y a des protestations qui s'élèvent. Oui, il y a des pensées que nous voudrions n'avoir jamais eues, des paroles que nous voudrions n'avoir jamais prononcées, des actes que nous voudrions n'avoir jamais accomplis, des pages de notre vie que nous voudrions pouvoir effacer, déchirer, faire disparaître à tout jamais. Et derrière le sinistre rideau de la mort, nous apercevons avec effroi un juge sévère qui nous demandera compte de tout cela. En de telles conditions, comment envisager la mort avec sérénité ? Cet étroit et sombre défilé où je m'engage, quelle en sera l'issue ? Doit-il me conduire aux portes du ciel ou à l'abîme du désespoir ?

Les saints eux-mêmes ne pouvaient se poser cette question sans trembler. Un Hilarion, qui avait passé tant d'années au désert et dans les larmes, encourageait comme il pouvait son âme épouvantée aux approches de la mort. Une Marguerite-Marie, la confidente du Sacré-Cœur, s'écriait sur le point de rendre le dernier soupir : « Miséricorde, mon Dieu ! Miséricorde ! » Et nous, m. f., qui ne sommes pas des saints, je comprends nos appréhensions à la veille du trépas. Si le péché n'était pas entré dans notre âme, si nous pouvions dire avec assurance : « Dieu n'a rien à me reprocher, mon prochain ne peut m'accuser, ma conscience est tranquille ! » nous ne sentirions pas nos chairs frémir si douloureusement, nos cœurs battre avec tant de violence à la pensée de la mort.

C'est justement pour cela, parce qu'elle a mené une vie irréprochable et toute sainte, que Marie n'a point peur de la mort. Et que pourrait-elle craindre en effet ? Elle a évité tout péché, observé toutes les lois, pratiqué toutes les vertus. Pénétrez dans ces profondeurs de l'âme où naissent les pensées imparfaites, les désirs commencés, les mouvements premiers et encore irréfléchis. Vous ne trouverez rien : pas même un souffle de sa poitrine ou un battement de son cœur qui n'ait été pour Dieu. Aussi les Apôtres, qui assistaient à son trépas, ont pu lui dire : « Allez en paix, ô Marie, et ne craignez rien. Celui que vous allez rencontrer, ce n'est pas un juge, mais un ami, votre fils, qui vous introduira dans les splendeurs du ciel !... »

Ainsi mourut la Sainte Vierge : sans douleur, sans regret, sans crainte. Ainsi, toutes proportions gardées, meurent les fidèles et dévoués serviteurs de la Sainte Vierge : calmes et résignés, eux aussi, dans la souffrance, saintement détachés du monde et confiants dans la divine miséricorde. Car, semblable à ces hardis voyageurs qui, ayant franchi les premiers un passage dangereux, aident de la voix, du geste et de la main ceux qui les suivent, Marie, suivant une belle parole du général de Sonis, « est placée au seuil de l'éternité, pour inspirer confiance à ceux qui doivent le franchir. »

* *

Nous vous saluons donc, ô Marie, patronne de la bonne mort. Le Seigneur a remis entre vos mains toutes ses grâces, dont il vous a constituée la trésorière et la dispensatrice. Durant le cours de notre vie, vous nous les distribuez en temps opportun, avec mesure. Mais à l'heure de notre mort, n'en êtes-vous pas, si je puis dire, plus prodigue ?

Nous vous saluons, ô Marie, patronne de la bonne mort. Jésus vous a rendue notre mère, et quelle mère ! Vous nous environnez constamment de la sollicitude la plus dévouée, vous nous comblez sans cesse de bienfaits. Pourriez-vous nous oublier dans le moment le plus critique, dans le danger le plus pressant, dans une circonstance qui doit décider pour toujours de notre bonheur ou de notre malheur ? N'est-ce pas alors, au contraire, que vous redoublez pour nous de zèle, de tendresse et de bonté ?

Nous vous saluons, ô Marie, patronne de la bonne mort. Vous avez été constituée, dès le paradis terrestre, l'ennemie du démon, la femme chargée d'écraser la tête du serpent infernal. Contre les légions de Satan, vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille. Or, vous ne l'ignorez pas, c'est à l'heure de la mort que l'enfer redouble ses efforts, multiplie ses attaques, invente des ruses nouvelles. Oui, mais n'est-ce pas à ce moment aussi que vous

opposez efforts à efforts, que vous déjouez les stratagèmes de l'ennemi et que vous remplissez, en un mot, avec un zèle plus actif que jamais, votre mission de secours des chrétiens et de porte du ciel ?

Aimons donc bien la Sainte Vierge, m. f., prions-la de tout notre cœur, demandons-lui souvent la grâce d'une bonne mort, et nous sentirons, à nos derniers moments, la bénédiction de Marie sur nous. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XLVIII

Pour l'Assomption

LES TROIS COURONNES DE MARIE

Fêter le triomphe de leur Mère, quelle joie pour des enfants bien nés ! Or tel est l'objet de la solennité de l'Assomption, que nous célébrons aujourd'hui.

De tout temps, vous le savez, ç'a été la coutume de décerner aux triomphateurs une couronne : couronne d'or, couronne de laurier, couronne de fleurs. Ainsi Jésus a déposé sur le front de sa Mère, à son entrée dans le ciel, une triple couronne.

I

D'abord une couronne de *gloire*. — Quel étonnant contraste ! Voilà une pauvre femme, qui aux yeux des hommes n'était qu'une simple ouvrière, qui n'a jamais fait aucune action d'éclat, qui a vécu dans le silence, l'obscurité et le travail, qui a passé inaperçue sur la terre ; voici une pauvre mère qui a été l'objet de bien des humiliations, ayant vu une fois toutes les portes se fermer devant elle, et une autre fois son fils condamné à mort et exécuté comme un malfaiteur insigne ; voici une âme qui toute sa vie s'est enveloppée d'humilité, qui n'a jamais tiré vanité des privilèges exceptionnels que Dieu lui avait accordés, et qui aux éloges se contentait de répondre modestement : « Le Seigneur s'est incliné vers moi, il a regardé ma bassesse. Je suis sa servante, » et c'est cette humble créature que Dieu comble de gloire, qu'il fait asseoir tout près de son trône, qu'il couronne avec magnificence, qu'il ordonne à tous ses anges et à tous ses élus de vénérer comme leur Reine.

Se vérifia-t-elle jamais mieux, la sentence du divin Maître : « Quiconque s'élève sera abaissé ; quiconque s'abaisse sera élevé » ?

Mais pour nous, m. f., quelle leçon d'humilité ! Quelle condamnation de notre orgueil, de notre vanité, de notre ambition ! Quel encouragement à aimer la condition, si modeste soit-elle, où Dieu nous a mis, à faire simplement notre devoir, à fuir les louanges, à n'avoir d'autre mobile dans toutes nos actions que la gloire et l'amour de Dieu !

II

Sur le diadème de notre divine Mère, je vois étinceler un autre fleuron : c'est une couronne de *puissance* qui orne son front.

Quoi ? direz-vous, une couronne de puissance à cette vierge timide que l'apparition d'un ange remplissait de frayeur ; à cette jeune femme qui, pour échapper aux poursuites du cruel Hérode, n'avait d'autre ressource que la fuite ; à cette pauvre mère qui voyait son fils expirer dans d'atroces souffrances sans pouvoir lui porter secours ?

Oui, m. f., c'est cette faiblesse que Dieu a prise en pitié, qu'il a glorifiée et dotée d'une puissance en quelque sorte égale à la sienne. « O ma Mère, lui a-t-il dit, régnez à mes côtés ; que tout soit soumis à votre empire : le ciel, la terre et les enfers ; que rien ne résiste à votre volonté : ni la maladie, ni les éléments, ni le péché, ni le démon lui-même ; que tous mes serviteurs s'empressent autour de vous. Moi-même, ainsi qu'autrefois à Nazareth, je veux vous obéir comme le fils le plus aimant. Votre voix trouvera toujours un écho dans mon cœur ; vos prières ne seront jamais sans effet ; vos moindres désirs seront pour moi des ordres. »

Il y a là pour nous, m. f., un puissant motif de confiance. Car, sachons-le bien, Marie n'aspire qu'à mettre sa toute-puissance à notre service, qu'à employer son crédit auprès de Dieu en notre faveur, qu'à répandre sur ses enfants de la terre les grâces et les trésors du ciel.

En faut-il davantage pour nous engager à la prier, à recourir à elle dans tous nos besoins, à lui confier nos projets, nos peines, nos affaires spirituelles et temporelles, à placer en elle toute notre espérance ?

III

Mais voici la couronne de Marie qui brille d'un nouvel éclat, et les feux qu'elle projette sur notre pauvre terre sont les feux d'un *bonheur* sans pareil.

Certes, elle l'a bien mérité, ce bonheur, elle, la reine des martyrs, la mère des douleurs. Quelle vie traversée, éprouvée, crucifiée, que la sienne ! Faut-il vous rappeler et les soupçons qui ont pesé si péniblement sur sa vertu, et les rebuts essuyés à Bethléem, et les privations et les humiliations de l'étable, et le glaive de douleur enfoncé par Siméon dans son cœur, et les angoisses de son âme en face de la persécution, et la fuite et l'exil en Egypte, et la pauvreté de Nazareth, et la douloureuse perspective de plus grands malheurs encore, et la haine des Pharisiens contre Jésus, et le chemin du Calvaire, et la croix sanglante, et la mort, et la séparation de ce Fils si cher et si parfait ?

Dès lors, le Dieu juste et bon qui a promis de consoler tous ceux qui pleurent et de récompenser tous ceux qui souffrent persécution pour la justice, ne devait-il pas faire à sa Mère une part plus abondante des joies et des délices de son Paradis ? La réponse ne saurait faire de doute.

C'est bien à Marie qu'on peut appliquer les paroles de l'apôtre S. Paul : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son intelligence ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ses bons serviteurs. » (I Cor., II, 9).

La voilà donc comblée d'une félicité sans égale et sans bornes. Mais n'allons pas croire qu'elle en

jouit en égoïste. Parvenue au terme de ses vœux, délivrée des luttes et des souffrances de l'exil, elle n'a plus maintenant qu'une pensée, qu'un désir : c'est de partager avec nous sa récompense, c'est d'associer ses enfants de la terre à son bonheur.

On raconte qu'une grande dame romaine, à qui ses compagnes venaient de montrer leurs bijoux, fit venir ses enfants et les leur présentant : « Mes joyaux à moi, leur dit-elle, les voilà, regardez. » De même, la plus belle couronne de la Sainte Vierge, celle qu'elle préfère à toutes les autres, c'est celle que lui forment ses enfants de la terre quand, ici-bas, par leurs vertus, leur patience surtout, ils s'efforcent d'imiter leur divine Mère, c'est celle que nous lui formons quand nous la prions ou chantons ses louanges, c'est celle que nous lui formerons dans le ciel, quand, réunis autour de son trône, nous lui adresserons l'hymne de notre piété, de notre reconnaissance et de notre amour.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXXIX

9e Dimanche après la Pentecôte

LA PAIX

Il y a, dans les paroles rapportées en l'évangile de ce dimanche, un accent d'infinie tendresse capable d'émouvoir les cœurs les plus indifférents. L'âme du Sauveur s'y révèle tout entière avec ses trésors de bonté. On sent, à les relire, toute l'angoisse qui s'était emparée de lui à la vue de cette Jérusalem qu'il aimait tant, dont il souhaitait si ardemment le bonheur et la gloire, mais qui, l'ingrate, ne voulait ni de cet amour ni de ce bonheur.

Faut-il le dire, m. f. ? Les reproches qu'il fait entendre sont à notre adresse aussi. Trop souvent, hélas ! pauvres illusionnés, nous avons cherché la paix là où elle n'était pas, nous avons souffert pour la conquérir et souvent nos souffrances ont été vaines.

Tâchons donc de nous rendre compte de notre erreur, et puisque notre erreur pourrait nous conduire à la ruine, orientons d'un autre côté la direction de notre vie, vers un but meilleur et un peu plus élevé.

I

L'homme veut la paix comme il veut le bonheur, car sans la paix le bonheur n'est pas. Mais qui dit paix, dit guerre aussi ; celle-là est le fruit de celle-ci. Il faut batailler, triompher de ses ennemis, se rendre maître de la situation, car tant que nos ennemis sont à craindre, notre paix est illusoire. Ceci est vrai des peuples, plus encore des individus, si on l'entend au sens moral et spirituel.

Il faut le dire avec le Sauveur, cette paix si ardemment désirée, si fiévreusement recherchée, nous ne savons pas ce qui peut nous la procurer. Nous faisons mal la guerre, nous laissons grandir nos pires ennemis, nous aspirons à des conquêtes illusoires, nous nous consumons en stériles efforts, et la paix ne se produit pas. Et si nous croyons en jouir, elle est trompeuse, car elle nous laisse aux prises avec des ennemis auxquels nous n'avions pas songé et qui peuvent nous perdre à jamais.

Vous allez me comprendre. Examinez la conduite d'une personne du monde qui rêve de cette paix telle que la comprend le monde. Cet homme se dit : « Il faut d'abord que je lutte contre la misère et la pauvreté et que je conquière, sinon la richesse, du moins un bien-être relatif. » Et pour s'assurer ce premier élément de la paix, le voilà qui se met au travail ; il combine mille et un projets ; il peine, il sue, il risque mille dangers ; il quitte, s'il le faut, le toit paternel, le sol natal, sa famille et ses parents ; il subit toutes les humiliations ; peut-être même, si cela est nécessaire, sera-t-il tenté de recourir au mensonge, à la fraude sous les multiples formes qu'autorise la morale du monde, de refouler au fond de son âme tout sentiment de délicatesse, de pitié et de compassion pour ses semblables afin d'y réussir.

A-t-il la paix ? Non, il est vraiment martyr ; et comme de tels martyrs sont nombreux dans le monde !

Pour avoir la paix du monde, il faut lutter contre l'obscurité, il faut quelque peu dominer, ou tout au moins ne pas rester subordonné à trop de maîtres, acquérir quelques honneurs afin d'avoir moins à craindre, d'être plus à l'abri de la méchanceté et de l'injustice des hommes. Mais pour en arriver là, Dieu seul sait quelles inquiétudes il faut se donner, par quelles angoisses il faut passer, et combien sujettes aux vicissitudes sont les faveurs de la fortune et de la gloire à tous les degrés !

Et puis il y a l'envie, l'envie d'autrui à l'égard des biens acquis par nous, l'envie aussi de notre propre cœur à l'égard des jouissances d'autrui qui sont pour nous comme un aiguillon douloureux. Il y a la vengeance qui demande qu'autrui soit puni de sa froideur à notre endroit, de ses médisances, de ses calomnies, de toutes ces blessures enfin dont la langue est l'auteur et avec lesquelles la paix ne saurait exister. Et quand l'homme, s'il y réussit, a acquis l'honneur, la fortune, la domination, qu'il possède le bien-être et la santé, quand il semble avoir triomphé des personnes et des choses, il n'a plus, peut-on croire, qu'à jouir en paix de son bonheur. Illusion, m. f., un tel homme est malheureux, il n'a pas la paix, et voici pourquoi.

II

Qui dit paix dit calme, tranquillité, repos, satisfaction, assurance de l'avenir, ordre parfait. Or, m. f., rien de tout cela ne se trouve dans la paix du monde, et par conséquent celle-ci ne saurait suffire au bonheur de l'homme.

Il n'a pas le calme et la tranquillité. C'est qu'en effet, luttant contre les ennemis extérieurs, il a laissé grandir en son cœur des ennemis autrement redoutables, et qui vont lui faire une guerre acharnée. Les passions une fois déchaînées ne sont pas facilement domptées et elles sont les pires bour-

reaux des hommes. L'orgueil aspire toujours à monter plus haut, l'amour des richesses réclame toujours de l'or, et encore de l'or ou d'autres biens ; la sensualité a bientôt épuisé toutes les formes de la jouissance ; l'envie nous montre à côté de nous un bonheur supérieur au nôtre et qui nous prouve que nous n'avons pas la félicité parfaite ; la gourmandise fatigue le corps et nous rend semblables aux brutes ; la colère contre les hommes et les choses qui ne peuvent manquer de troubler notre quiétude nous dévore, et il n'y a pas jusqu'au souci de conserver les biens acquis qui ne soit pour nous la cause de bien des angoisses.

Il n'y a pas non plus de sécurité véritable. Elle est sans cesse menacée, troublée, et jamais le lendemain ne lui est assuré. Car le lendemain, c'est souvent la ruine de tout, souvent aussi c'est la mort.

Qui dit paix, dit enfin chaque chose à sa place. Or la paix que le monde donne est une paix faite de désordre, et qui ne peut qu'engendrer ruine et souffrance. L'âme n'y occupe pas la place qu'elle mérite : l'homme extérieur efface l'homme intérieur ; la vertu est reléguée au second plan, et Dieu lui-même, à qui toute la vie doit se rapporter, est comme banni de la conduite par l'oubli de sa loi.

Ah ! m. f., à la vue des illusions des hommes, de leurs faux rêves de paix et de tranquillité ici-bas, que l'on comprend bien la parole du Sauveur sur Jérusalem ! Jérusalem, c'est bien chacun de nous qui ne savons pas apprécier ce qui pourrait nous procurer la paix la plus parfaite, la plus heureuse, qui ignorons les dons de Dieu et vivons sans trop y songer, sans nous préoccuper d'assurer ici-bas la paix de l'âme afin de gagner la paix pour l'éternité.

Cette paix, il est vrai, ne va pas sans la guerre. Il nous faut lutter contre nos passions, afin qu'elles nous laissent en repos ; il faut triompher des richesses, des honneurs, des joies mêmes de ce monde, non pour en faire la conquête, mais pour empêcher qu'ils ne s'emparent de notre cœur ; il faut lutter contre les hommes, non pour les dominer, mais pour ne pas se laisser séduire par leurs scandales.

Mettons-nous donc à l'œuvre. Notre-Seigneur nous y convie dans l'évangile de ce jour. Certes, ce n'est pas pour lui qu'il parle. On sent que c'est l'amour d'un cœur désintéressé pour soi, mais qui n'a de satisfaction et de repos que dans le bonheur de ceux qu'il aime.

On dit qu'on obéit toujours à la voix de la sympathie et de l'intérêt et qu'on cède facilement aux conseils, si durs soient-ils, de ceux qui aiment. Nous nous réunirons donc sous sa protection, sous sa loi, et dans son amour. Là nous ne serons pas troublés par la guerre, mais la paix, cette paix qui rend heureux, se répandra en notre âme. Et cette paix du temps, mise sous sa protection, sera la plus efficace préparation, la plus sûre garantie de la paix éternelle, à laquelle après tout il faut songer sérieusement et dont il faut appeler la réalisation de tous nos vœux.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DE S. AUGUSTIN

II

LE SAINT

Mes frères,

Dès que S. Augustin eut trouvé Dieu, il se donna si parfaitement à lui qu'il atteignit rapidement les sommets de la sainteté. Son âme délicate, éminemment préparée par son éducation philosophique et par ses expériences propres, alla immédiatement au cœur du christianisme pour y réaliser la sainteté la plus authentique. Ce sont les notes de cette sainteté qu'il convient d'étudier aujourd'hui.

Nous ne pouvons passer en revue toutes les vertus d'Augustin : ce serait peu profitable et peu instructif ; mais, après avoir montré leur place dans toute sainteté, nous fixerons seulement notre attention sur celles qui le caractérisent tout spécialement : l'*humilité* et la *charité*.

I

Il existe parmi les chrétiens, m. f., des confusions regrettables au sujet de la sainteté. Les uns la font consister dans une vie de solitude et de prière incompatible avec l'agitation du monde ; d'autres la mesurent au développement de telle ou telle vertu de peu d'importance ; d'autres même la confondent avec les mortifications corporelles, qui ne sont que l'écorce de la vie intérieure, ou avec la dévotion sensible, qui n'en est souvent que la contrefaçon.

Qu'est donc la sainteté proprement dite ? Elle consiste essentiellement dans une attitude de l'âme en face de son Créateur, dans un sentiment intérieur universel, qui prend ses racines au plus intime de l'être raisonnable et peut se développer sans cesse, indépendamment des circonstances de temps, de lieu et de situation.

Tout homme, lorsqu'il se met sérieusement en présence de Dieu, est effrayé par cet abîme de perfections. Dieu lui paraît si grand, si puissant, d'une majesté si écrasante, qu'il se demande comment il n'est pas réduit en poussière par cet Etre qui le domine. Il comprend que Dieu seul existe vraiment, que lui, pauvre créature, n'est rien ; à cette vue, il cherche instinctivement à s'éloigner de Dieu et à se réfugier dans son néant ; il n'ose lever les yeux vers son Créateur et les tient baissés dans une adoration profonde. Ce sentiment d'humilité est inhérent à toute créature en face de la divinité et il est si naturel qu'il ne disparaît jamais : l'âme bienheureuse ne l'oublie pas ; Jésus-Christ lui-même l'a éprouvé sur terre et l'éprouve encore maintenant au ciel.

Mais l'âme n'en reste pas à ce mouvement de crainte. Le sentiment qui l'a fait s'éloigner de Dieu à cause de sa perfection lui inspire de se consacrer entièrement à cet Etre infiniment digne d'honneur : consciente de son néant, elle s'en réjouit, elle trouve juste que rien n'existe en dehors de Dieu, et elle voudrait posséder l'empire de toute créature pour le

lui offrir. Mais cela même lui semble misérable, et elle ne voit qu'un moyen d'honorer Dieu : le parfait renoncement à ses tendances, le mépris absolu de soi-même, et la soumission complète de toutes ses facultés à cet Etre béni, afin qu'il les pénètre de son activité et de sa sainteté. Elle réalise ainsi le don de soi sans aucune réserve, le plus haut degré de l'amour.

De la sorte, l'âme, d'abord éloignée par la transcendance de Dieu, revient à lui tout naturellement ; autant elle se sent effrayée par cette majesté terrible, autant elle est attirée par cette perfection infinie ; écartée de Dieu par l'humilité, elle revient à lui par l'amour, et l'ensemble de ces deux vertus constitue ce qu'il y a de plus solide dans la piété. Tout le reste ne fait que favoriser cette attitude d'humilité et d'amour en face du Créateur.

Vous avez souvent entendu dire que la sainteté consiste dans le développement parfait des vertus théologales. Mais précisément, celles-ci n'ont pour but que d'intensifier et de surnaturaliser ce culte de Dieu. En effet, la vertu de foi, en nous donnant sur Dieu des lumières intenses, met en relief ses perfections et augmente en nous sa crainte ; quant à la charité, elle ne fait que développer et élever à l'ordre surnaturel le sentiment d'amour de Dieu que nous éprouvons naturellement. Par ce culte intérieur de Dieu, nous sommes si bien au centre de la perfection que toutes les âmes qui ont pénétré l'essence du christianisme ne portent pas ailleurs leur attention. Elles comprennent que cette adoration humble et aimante de Dieu est à la fois le sentiment le plus profond, le plus universel, le plus digne de Dieu et le plus fécond en vertus.

Voilà pourquoi S. Augustin l'a développé si intensément, à tel point que, si on étudie séparément chacune des deux vertus qui le composent, on ne sait laquelle admirer le plus.

II

Augustin était d'autant mieux préparé à comprendre le néant de la créature qu'il en avait expérimenté les faiblesses. Nous sommes si aveugles dans l'ordre spirituel qu'il nous est extrêmement difficile de nous persuader de ce que nous sommes en réalité. Notre formidable orgueil nous fait croire que nous sommes les auteurs de notre intelligence et de notre volonté, de toutes nos forces physiques et intellectuelles. Nous nous croyons de petits dieux, et nous agissons en conséquence. Le moindre succès nous éblouit, la plus petite contradiction nous fait bondir, nous voudrions que tout se plie à nos caprices.

Il suffirait pourtant de quelques instants de réflexion pour nous rendre compte que cette conduite est erronée et ridicule, et que nous tenons de Dieu seul tout ce que nous avons ; mais nous n'osons pas faire cet effort, et, la plupart du temps, nous ne revenons à une juste notion de notre faiblesse qu'après avoir commis le péché. Nous n'avons plus alors besoin de méditer : nous constatons par expérience que nous sommes vraiment faibles, que nous ne pouvons quelque chose que par la grâce de Dieu. Le remords du péché commis entretient en nous le souvenir de notre misère et nous tient toujours, en présence de Dieu, dans l'adoration et le respect.

C'est ainsi que la vie coupable d'Augustin eut le bon résultat de l'humilier. C'est un fait remarquable que, dès l'instant de sa conversion, il devint extrêmement humble et ne quitta plus cette attitude de pécheur repentant. Il la garda dans ses prières solitaires, ces méditations sublimes qui nous ravissent ; il la garda dans ses écrits, en pleine chaire, et même dans ses discussions avec ses amis ou ses adversaires ; il la garda jusque sur son lit de mort où il récita humblement le *Miserere*. On sent que cet homme est écrasé et captivé par la majesté de Dieu, en même temps qu'il est doucement résigné à sa faiblesse de créature.

Ecoutez-le s'adresser à Dieu : « Ah ! Seigneur, ayez pitié de moi ! Pauvre que je suis ! Voyez, je ne cache pas mes plaies : vous êtes le médecin, je suis le malade ; vous êtes miséricordieux, je suis misérable [1]. » Et ailleurs : « Je suis pauvre, dénué de tout, et je ne vaux quelque chose que lorsque, avec des gémissements secrets, je me prends moi-même en déplaisance et recherche votre miséricorde [2]. » Lui, jadis si orgueilleux, si bouffi de lui-même, est devenu d'une simplicité d'enfant ; il accepte aveuglément la parole inspirée des Ecritures ; il est d'une docilité incomparable à l'égard de la grâce intérieure qui le conduit ; on voit qu'il ne veut plus exister par lui-même, mais uniquement pour son Dieu et par son Dieu.

Et lui, qui était si fier de sa puissance intellectuelle, il étudie maintenant avec une humilité et une prudence étonnantes. Il est toujours hardi, certes, mais quand il affirme une chose avec certitude, il a bien soin de la présenter comme venant de Dieu et non de lui ; et quand il n'est pas absolument sûr de ce qu'il avance, il ne donne son opinion que comme probable ; bien plus, il ne rougit pas de demander humblement des lumières à ceux qui en auraient plus que lui. Rien n'est plus touchant que de voir ce génie incomparable, lumière éclatante de toute l'Eglise, reconnaître ainsi sa faiblesse et s'abaisser jusqu'à demander des conseils au dernier des clercs.

Aussi ne nous étonnons pas s'il flagelle l'orgueil et s'il recommande instamment l'humilité. Il plaint ces superbes qui n'ont pas encore été, pour leur salut, « humiliés et écrasés » [3] par Dieu, et il enseigne à maintes reprises que le grand moyen d'honorer Dieu, c'est d'abord de s'humilier devant lui.

Ah ! m. f., mettez-vous en pratique ces enseignements de S. Augustin ? Ne vous laissez-vous pas envahir par l'esprit d'orgueil et de révolte qui veut dominer partout et qui voudrait commander à Dieu lui-même ? Je vous en supplie, n'oubliez jamais votre qualité de créatures ; même si vous aviez la pureté des anges, rien ne vous dispenserait d'avoir des sentiments respectueux envers Dieu. Mais surtout si vous avez péché mortellement, ne fût-ce

[1] *Conf.*, l. x, n. 39, trad. P. de Labriolle, p. 269.
[2] *Ibid.*, n. 68, p. 288.
[3] *Op. cit.*, l. IV, n. 1, p. 66.

qu'une fois dans votre vie, soyez toujours très humbles dans vos pensées, dans vos prières, dans toute votre conduite. Vous aurez ainsi l'attitude qui convient à des créatures et à des pécheurs.

III

S. Augustin n'en restait pas à ce sentiment d'anéantissement en présence de Dieu. En même temps qu'il se renonçait parfaitement pour se livrer à Dieu, il éprouvait un désir insatiable de l'aimer toujours plus. Naguère, il demandait à ses amis : « Aimons-nous autre chose que le beau ? Qu'est-ce donc que le beau ? Qu'est-ce que la beauté ? [4] » et il se passionnait à cette recherche.

Sa conversion, loin de réprimer ce mouvement du cœur, le favorisa. Il est, en effet, très vrai que la grâce divine ne détruit pas nos tendances naturelles ; au contraire, elle les perfectionne au delà de toute espérance. Le bon Dieu sait bien que notre pauvre cœur a un immense besoin d'affection ; c'est lui-même qui l'a créé ainsi, et loin de nous commander de refouler cet élan, il le dirige en lui offrant dans ses divines perfections un objet infiniment digne d'amour. Aussi, en quittant sa vie de péché, Augustin ne perdit rien de la tendresse affectueuse qui le rend si attachant ; mais son affection, en se tournant uniquement vers Dieu, devint incomparablement plus ardente, plus pure, plus délicate. Tant qu'il n'avait aimé que les créatures, il s'était senti à l'étroit dans leur étreinte, il y étouffait ; mais dès lors son cœur pouvait se dilater indéfiniment ; il pouvait monter toujours plus haut dans les sphères de la Beauté et se plonger à loisir dans cet océan sans bornes.

A l'aise devant cet objet infini, Augustin ne mit pas de limites à son amour ; il aima Dieu passionnément, autant qu'homme peut l'aimer sur terre. Il faudrait redire ici ses accents enflammés : « Donnez-vous à moi, ô mon Dieu, rendez-vous à moi ; je vous aime ! Si mon amour est encore trop faible, rendez-le plus fort. Je ne saurais mesurer ce qui manque à mon amour pour qu'il soit suffisant, pour que ma vie se précipite dans vos embrassements... Tout ce que je sais, c'est que partout ailleurs qu'en vous... je n'éprouve que malaise [5]. »

Il reconnaît que l'amour est toujours pour lui un besoin intense : « Mon poids, dit-il, c'est mon amour : où que je sois porté, c'est lui qui m'emporte [6]. » Mais il a tout jeté dans le sein de Dieu : « C'est votre feu, votre feu bienfaisant qui nous consume, et nous allons, nous montons vers la paix de la Jérusalem... Qui me donnera de reposer en vous ? Qui me donnera de vous voir venir dans mon cœur pour l'enivrer de vous-même, pour me faire oublier mes maux et m'attacher à vous, l'unique bien ? »

L'amour de Dieu, voilà le but suprême de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de toute son activité. Dès l'instant de sa conversion, il est si pleinement captivé par Dieu qu'il n'a plus même la tentation de regarder en arrière. Son seul but est d'aimer Dieu toujours et partout : qu'il prie ou qu'il étudie, qu'il prêche ou qu'il écrive, qu'il rende la justice ou qu'il réfute ses adversaires. Il aurait voulu passer toute sa vie dans la solitude pour satisfaire son besoin de contemplation : en Italie, il se retire à Cassiciacum ; dès son retour à Thageste, il se cache dans un monastère, et c'est à son corps défendant qu'il en sort ; dès lors, tout en étant écrasé d'occupations, il se ménage le plus possible d'instants de recueillement, et on l'aperçoit souvent immobile, les yeux fermés, savourant au fond de son âme la présence de l'Hôte divin qui y réside. Il avoue lui-même que, parfois, Dieu l'initie à une étrange plénitude de sentiment, qui, si elle atteignait en lui son plus haut degré « deviendrait un je ne sais quoi qui n'aurait rien de commun avec cette vie [7]. »

Arrivé à ce point de perfection dans ses rapports avec Dieu, S. Augustin possède l'essentiel de la vraie sainteté. Son âme, broyée par la souffrance, assouplie par l'humilité, fixée à Dieu par un amour sans bornes, rend éminemment à Dieu le culte qui lui est dû. Aussi, arrivé au sommet de la perfection, ne disperse-t-il pas son activité dans les procédés multiples qu'emploient certaines âmes. Tout, dans sa vie spirituelle, est simple : pas de miracles éclatants, pas de mortifications extraordinaires, pas même de ces extases si fréquentes chez les saints ; mais une vie très calme, toute paisible, d'une apparence presque commune. Est-ce par excès d'humilité ? Est-ce plutôt parce que les marques purement extérieures de la sainteté sont bien négligeables en soi ? Toujours est-il que cette uniformité de vie intérieure lui permet de pratiquer sans effort toutes les autres vertus.

Indifférent aux créatures, uniquement attaché à son Dieu, jouissant, au plus intime de son âme, des délices de la contemplation, il voit toutes choses à la lumière de l'éternité et se plie avec condescendance à toutes les exigences du moment. Aucune peine, aucune contrariété n'est capable de troubler cette âme qui jouit de l'amitié de Dieu et qui possède une paix toute céleste. Un importun vient-il lui soumettre un procès difficile, il l'accueille avec bonté ; une jeune fille manifeste-t-elle le désir de voir son évêque porter une tunique qu'elle avait brodée pour son frère, il se plie volontiers à ce caprice ; le docte S. Jérôme lui résiste-t-il âprement, employant à son égard une attitude rude et même peu polie, il accepte tout avec patience, il répond avec douceur, s'humilie le premier, demande pardon, et calme de la sorte son fougueux adversaire.

Sa charité s'étend même aux infidèles ; brûlant d'amour de Dieu, il ne s'arrête pas aux apparences, il cherche uniquement le bien des âmes et leur conversion. Mais il garde toujours le meilleur de son cœur pour ses amis, qu'il enveloppe d'une affection aussi impétueuse que dans sa jeunesse, mais à laquelle se joint quelque chose de plus doux, de plus délicat, de plus profond aussi, qui fait qu'en se

[4] *Op. cit.*, l. IV, n. 20, p. 81.
[5] *Op. cit.*, l. XIII, n. 9, p. 372.
[6] *Ibid.*, p. 373.

Op. cit., l. X, n. 65, p. 289.

sentant aimé par lui, on croit se sentir aimé par le Christ en personne.

* *

Ne reconnaissez-vous pas là, m. f., la vraie sainteté ? Jamais nous ne répéterons assez qu'elle ne consiste pas dans telle ou telle petite pratique extérieure, mais dans un état d'âme purement intérieur. Ce qui honore Dieu, c'est moins une série de dévotions particulières que ce culte intime et profond de l'âme qui s'abandonne entièrement à lui. Grâce à Dieu, depuis la béatification de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, l'ensemble des fidèles revient à une notion plus juste de la perfection.

Mais il y a encore d'immenses progrès à faire dans ce sens : il reste à chacun d'adapter cette voie d'enfance spirituelle à son état présent. Pour les religieuses, c'est tout fait, elles n'ont qu'à imiter docilement la petite sainte de Lisieux. Mais vous, m. f., qui vivez dans le monde, êtes-vous persuadés que cette voie est tout aussi bien faite pour vous, et que vous pouvez et devez y progresser ? Vous ne savez peut-être pas comment accommoder cette doctrine avec votre situation dans le monde ; voyez donc S. Augustin, voyez-le pratiquant cette simple méthode d'humilité et d'amour, non pas dans un cloître, ni dans l'exercice de fonctions communes, mais dans une vie agitée, et au milieu des honneurs les plus flatteurs.

Cet exemple vous prouve que chacun d'entre vous peut très bien réaliser cette forme de perfection, quelle que soit sa situation. Auriez-vous une santé précaire, cela ne vous empêche pas d'exprimer des sentiments humbles et affectueux en présence de Dieu ; seriez-vous accablés de travaux, vous pouvez au moins demeurer habituellement dans le respect et la soumission à l'égard de Dieu ; le malheur fondrait-il sur vous, troublant votre sensibilité : il vous suffit de rester abandonnés à Dieu au fond de votre âme ; enfin, si vous êtes comblés de richesses et d'honneurs, ayez soin de tenir votre cœur dégagé de toute attache excessive aux biens de ce monde, et ce sacrifice caché, mais réel, plaira à Dieu autant que la pauvreté effective.

Profitez, m. f., de l'exemple de ce grand Saint pour reprendre courageusement, à sa suite, l'œuvre de votre perfectionnement moral. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

L'EUCHARISTIE MYSTÈRE D'AMOUR

> *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*
> **Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. (Jo., XIII, 2).**

Mes bien chers frères,

L'Eucharistie est le sacrement des miracles. La puissance divine s'y joue au milieu de prodiges inouïs ; la sagesse s'y déploie et résout des problèmes qui tenaient en suspens et le ciel et la terre. Mais tout cela n'est rien. Il est dans ce sacrement une perfection de Dieu qui parle plus haut que sa puissance, plus haut que sa sagesse : c'est son amour. Dieu est amour, *Deus charitas est,* et l'Eucharistie c'est le sacrement de l'amour, c'est le dernier mot de la Charité divine ; c'est le cri suprême de son Cœur.

O mon Dieu, soyez béni pour votre amour, car c'est lui, c'est lui seul qui m'attire ! Je suis frappé de tant de puissance, mais cette puissance m'épouvante ; je suis ébloui devant tant de sagesse, mais cette sagesse à qui rien n'échappe me fait peur, et je suis si misérable : *Imperfectum meum viderunt oculi ejus.* Mais je vois s'ouvrir pour moi les bras de votre amour et je m'y jette à corps perdu. En vérité, mon Dieu, vous m'avez aimé jusqu'à la fin : *In finem dilexit eos,* depuis votre premier souffle jusqu'à votre dernier soupir, *in finem ;* jusqu'au-delà de la vie, jusqu'au-delà des siècles, *in finem ;* vous avez épuisé pour moi jusqu'à la dernière goutte le calice de l'amour, *in finem ;* vous avez dépassé toute mesure et confondu par votre amour l'amour même, *in finem dilexit eos.*

L'Eucharistie est un mystère d'amour par l'amour que Dieu *nous y témoigne* et par l'amour que Dieu *nous y demande ;* tel sera tout le sujet de ce discours.

I. — *L'amour que Dieu nous y témoigne*

C'est une grande chose que l'amour, a dit le pieux auteur de l'*Imitation,* et il n'y a rien de plus excellent au ciel et sur la terre. Pourquoi ? Parce que l'amour c'est le don de soi. Aimer, c'est se donner, se donner sans réserve, se donner tout entier, et un être, quelle que soit sa grandeur, sa puissance, sa richesse, fût-il Dieu, ne peut pas donner davantage.

Voilà pourquoi, m. f., après l'amour il n'y a plus rien ; l'amour termine tout, au ciel et sur la terre.

Or, c'est dans l'Eucharistie que l'amour de Dieu pour les hommes apparaît dans tout son éclat et dans toute sa réalité, en sorte que l'Eucharistie est le dernier effort de l'amour de Dieu et comme l'acte suprême où s'est épuisé son Cœur tout entier, dit S. Augustin : *Cum sit ditissimus, plus dare non potuit.*

1. Celui qui aime ne s'appartient plus, il est tout entier à l'objet de son affection : c'est la grande philosophie de l'amour. En conséquence, il se fait, de tout ce qu'il possède, comme un trésor d'un grand prix, comme un bouquet d'un parfum incomparable, et déposant toutes ces choses aux pieds de celui qu'il aime, il exprime par cet abandon complet de ce qui lui appartient et de ce qui lui est le plus cher, l'abandon plus complet encore de sa vie et de son cœur.

C'est le rôle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

Qu'est-ce en effet que l'Eucharistie ? — C'est tout d'abord une invention admirable de son Cœur, où l'amour apparaît sans mélange. Le Calvaire et la Croix sont assurément des preuves d'amour ; mais l'Ecriture nous apprend que si Notre-Seigneur a souffert, s'il est mort pour nous sauver, l'obéissance dans ce grand acte a autant de part que

l'amour : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis,* est-il dit. Dans l'Eucharistie, point de commandement d'En-haut ; le Cœur de Dieu parle, et il parle seul.

Qu'est-ce que l'Eucharistie ? — C'est le grand Sacrement où Dieu a mis tous ses trésors et toute sa tendresse, afin de se donner à nous tout entier et de la manière la plus parfaite.

Ils sont nombreux, m. f., les témoignages de l'amour de Dieu pour les hommes, mais toutes ces marques d'amour n'avaient pas épuisé les trésors de Dieu et son cœur criait toujours : « Encore plus ! Encore plus ! »

Dans la création, il est notre Père. Père magnanime, il déploie en notre faveur sa toute-puissance ; et les terres et les cieux et tous les éléments, tout ce qui vit, tout ce qui se meut, tout ce qui respire, c'est le domaine de l'homme, c'est le bienfait de Dieu... C'est beau ; mais Dieu pouvait davantage.

Dans la Justification, Dieu nous donne les biens de l'ordre surnaturel ; il nous élève à sa hauteur, il nous fait de sa famille, il nous communique les qualités, les aptitudes, les vertus même qui sont l'apanage de la divinité... C'est merveilleux ; mais Dieu pouvait davantage.

Il nous a distribué largement les dons de la nature et les dons de la grâce ; mais il n'est pas descendu des cieux, il demeure assis sur son trône de gloire.

Dans l'Incarnation, Dieu fait un pas de plus ; il quitte le ciel, il revêt notre chair et notre sang, il devient notre frère... Ah ! pour le coup c'est ineffable, les cieux sont étonnés et la terre tressaille ; un Dieu s'est fait homme !... Quel amour, quel prodige d'amour !

Dieu pouvait plus et son cœur lui disait : « Encore ! Encore ! Epuise-toi pour cet homme, qui est ta créature ! » Et sur la croix il répandit pour nous racheter tout le sang de ses veines.

Dans l'Incarnation et la Rédemption, Dieu est des nôtres, mais il n'est pas encore à chacun de nous. Sa chair et son sang, ses mérites et ses trésors, tout cela nous est communiqué, mais d'une manière générale ; tout cela est à nous, mais n'est pas en nous ; l'humanité est déifiée, mais chaque homme ne l'est pas.

Et voici l'Eucharistie, triomphe de l'amour, miracle des miracles, l'Eucharistie c'est-à-dire Dieu avec chacun de nous, c'est-à-dire l'Incarnation et la Rédemption s'opérant non plus à Bethléem et sur le Calvaire seulement, pour la nature humaine, mais faisant du cœur de chaque homme un autre Bethléem et un autre Calvaire.

O puissance de l'amour ! Le Verbe était dans le sein de son Père, grand comme lui, puissant comme lui, immense comme lui ; il aime l'humanité, et le voici dans le sein d'une Vierge tel qu'il est dans le sein de son Père ; il aime le peuple chrétien, et le voici dans le cœur de chaque fidèle, tel qu'il était dans le sein de la Vierge et tel qu'il est toujours dans le sein de son Père, toujours grand, toujours puissant, toujours immense, toujours Dieu.

Voilà l'Eucharistie ! C'est le don suprême, c'est Dieu se donnant à nous et nous donnant tout avec lui. C'est le corps et le sang, c'est l'âme, c'est la divinité, ce sont tous les biens avec tous les mérites, c'est le fleuve avec la source ; fleuve de lumières, fleuve d'ardeurs, fleuve de vertus qui découlent sans cesse de cette fontaine mystique qui ne tarit jamais.

2. L'Eucharistie, c'est le sacrement de l'amour, car l'amour seul est la clef de ce mystère.

Celui qui aime s'oublie, il dédaigne ce qui fait sa propre grandeur, et tout entier aux intérêts de celui qu'il aime, il met sa gloire à descendre, à s'humilier, et il trouve je ne sais quel charme dans l'abaissement.

Que d'objections, en effet, la Majesté divine pouvait faire à l'amour dans l'Eucharistie ! Pourquoi cette familiarité d'un Dieu auprès d'un homme ? Pourquoi cette présence perpétuelle et dans les solitudes de la nuit, et dans les solitudes plus douloureuses des jours ? Pourquoi se mettre ainsi à tout instant à la disposition de tous, comme un objet sans valeur ? Pourquoi, prodigue d'un nouveau genre, livrer ainsi les trésors du sang et de la vie d'un Dieu à des pécheurs et à des criminels ? Mais l'amour n'écoute rien, et la majesté vaincue cède la place aux humiliations triomphantes de l'amour, et ce qui devait à jamais éloigner Dieu de nous, c'est précisément ce qui le rapproche davantage et l'unit à nous pour toujours.

O homme, creuse entre le cœur de Dieu et le tien un abîme d'ingratitude ! Dieu mettra son sang pour combler cet abîme, et ton ingratitude même sera la voie par où son amour pénétrera dans ton cœur ! Tu trahis ton Dieu, tu le vends à ses ennemis ; et lui, c'est à cette heure même, dans la nuit de la trahison, *in qua nocte tradebatur,* que son cœur s'ouvre sur toi et que pour toi il institue ce sacrement qui le rive à ton cœur et pour toujours !

3. L'Eucharistie est le sacrement de l'amour, car c'est là que s'accomplit ce rêve, cet idéal de l'amour, c'est-à-dire l'union, la fusion de deux êtres : si l'amour est le dernier mot de la loi, l'union est le dernier mot de l'amour. C'est là que tendent et les larmes et les soupirs, et les bras qui s'ouvrent et qui s'étreignent et les cœurs qui frémissent ! « *Dilectus meus mihi et ego illi,* chante l'épouse des Cantiques au comble de ses vœux, il est à moi, mon bien-aimé, et je suis à lui. » Au véritable amour, dit S. Thomas, la présence ne suffit point, il faut l'union, et l'union la plus intime.

Ah ! voyez donc sur la terre l'amour dans ce qu'il a de plus beau, de plus tendre, de plus touchant et de plus sublime, l'amour qui se rapproche le plus de Dieu : l'amour d'une mère pour son enfant. Voyez donc une mère tenant son enfant sur son cœur... Quel feu dans son regard ! Le monde n'existe plus pour elle, elle ne voit plus, elle ne connaît plus, elle ne sent plus que son enfant. Sa main le couvre de ses caresses, sa lèvre s'enivre de ses baisers, sa bouche ne s'entr'ouvre que pour des élans d'amour. Puis bientôt toutes ces marques de sa tendresse se suivent, se mêlent, se confondent, se perdent enfin dans une ineffable étreinte où cette

mère, sans voix comme sans regard, presse contre sa poitrine et son cœur cet enfant tant aimé, comme si elle voulait s'en repaître, s'en nourrir et le faire passer de nouveau dans sa chair et dans son sang et confondre sa vie avec sa vie.

Eh bien ! là où l'amour souverain d'une mère reste impuissant, l'amour de Dieu triomphe. Cette union de cœur à cœur, de corps à corps, de substance à substance, Dieu l'a réalisée dès ici-bas : là, dans la sainte communion. L'Eucharistie, c'est plus que Bethléem, c'est plus que le Calvaire, c'est le dernier effort de l'amour de Dieu pour l'homme, et tout homme qui se lève de la sainte Table peut dire en toute vérité : « Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Dieu qui vit en moi ! »

Ah ! qu'il est beau, qu'il est grand, le chrétien, l'homme de l'Eucharistie et de la communion ! Il porte Dieu et le ciel avec lui. Nommez, les uns après les autres, tous les personnages les plus favorisés de Dieu : il est plus grand et plus favorisé qu'eux tous ! Abraham, Moïse, les patriarches et les prophètes, ils ont entendu Dieu, ils ont vu Dieu ! Plus grand est le chrétien.

Jean-Baptiste, il n'est pas d'homme plus grand, au témoignage du Fils de Dieu ; mais le chrétien qui vient de communier est plus grand. Dieu ne l'a pas seulement visité comme il a visité Jean-Baptiste ; ce n'est pas dans sa maison qu'il est entré, c'est dans son cœur.

Incomparable fut Jean l'Evangéliste, il a reposé sa tête sur la poitrine de Jésus ; le chrétien est plus grand. Ce n'est pas un instant seulement que nous reposons sur son cœur, c'est dans notre cœur qu'il entre, qu'il demeure, qu'il se repose, qu'il nous comble de ses familiarités et de ses caresses.

Heureux fut le vieillard Siméon quand il tint entre ses mains tremblantes le saint enfant Jésus, si heureux qu'il souhaita de mourir. Plus heureux est le chrétien, car il y a mieux que l'étreinte des bras, c'est l'étreinte des cœurs.

Heureux, trois fois heureux, S. Joseph ! Il nourrissait Jésus de son travail, il le portait dans ses bras, il s'attachait à tous ses pas, il s'édifiait de ses exemples, il confondait son existence avec cette existence, et il mourait sous son regard et sous sa bénédiction. Ah ! plus heureux encore est le chrétien, car dans l'Eucharistie, comme tous ces privilégiés et plus que tous, il entend Dieu, il voit Dieu, il touche Dieu, il porte Dieu, il se nourrit de Dieu, il ne fait qu'un avec Dieu.

Aussi l'Eucharistie c'est le triomphe de l'amour, c'est le ciel sur la terre, et le ciel des cieux c'est une communion qui ne finit jamais.

II. — *L'amour qu'il nous y demande*

La conclusion de toute cette grande doctrine, c'est que Dieu nous aime ; tous les actes de Dieu, toutes les manifestations de sa puissance, tous les traits de sa sagesse, tous les battements de son cœur sont un commentaire continuel de cette vérité.

Mais l'amour, ne l'oubliez pas, m. f., n'est pas un sentiment désintéressé. « Tout bon qu'il soit, a dit le P. Lacordaire, tout aveuglément bon qu'il soit, l'amour a pourtant un besoin qui est dans son essence et dont il ne peut s'affranchir. Ce besoin de l'amour, — étonnez-vous tant qu'il vous plaira, — ce besoin de l'amour c'est d'être aimé. On a beau se faire illusion : on n'aime pas pour aimer, on aime pour être aimé. C'est là le dernier mot de l'amour, c'est son triomphe, c'est son couronnement. »

Il en est ainsi de l'amour de Dieu. Or, il n'y a pas deux manières d'aimer. L'amour, c'est le don de soi, et Dieu s'est donné à nous jusqu'à ne plus faire qu'un avec nous. Il demande nécessairement la même chose : que nous nous donnions à lui comme il s'est donné à nous. Il nous a aimés le premier, mais il nous reste la joie de le payer de retour et de lui rendre amour pour amour. Du jour où Dieu nous a aimés, il est devenu pauvre, car il a besoin de nous, et nous sommes devenus riches, car nous pouvons faire du bien à Dieu, le rendre heureux en nous donnant à lui.

Dans la Sainte Eucharistie, du fond de nos tabernacles, Dieu nous crie : « Qu'ai-je pu faire pour toi, ô âme bien-aimée, et que je n'ai pas fait ? Je t'ai tout donné et je me suis donné moi-même ; mais il me faut ton cœur, *præbe, fili mi, cor tuum mihi*, c'est-à-dire, ton être tout entier. Ah ! donne-le-moi, donne-le-moi, afin que j'y descende, que je m'y repose, que j'y fasse ma demeure, et que je te rende heureux de mon bonheur ! »

Oui, m. f., notre bonheur, c'est là le dernier mot des exigences divines. Dieu demande avec notre activité notre vie tout entière, mais afin que nous soyons heureux en l'aimant. — Il demande notre intelligence, mais pour la remplir de ses divines clartés. Qui donc oserait leur préférer les obscurités, ou les profondeurs trompeuses des sciences et des connaissances de la terre ? — Il demande notre cœur, mais pour le combler de ses richesses. Qui donc voudrait encore chercher, pour remplir les vides de son cœur, des affections que Dieu n'approuve pas ? — Il demande nos biens, par le moyen de l'aumône, pour nous donner le centuple en cette vie et la gloire en l'autre. Qui donc les lui refuserait pour les donner à l'avarice, à la cupidité, à la vanité ou à la vaine gloire ? — Il demande nos bonnes œuvres, mais pour les récompenser de la couronne de l'immortalité. Qui donc voudrait rester oisif, enfermé dans son égoïsme, sans rien faire pour Dieu ? — Il veut enfin que nous nous donnions entièrement à lui, mais pour nous rendre à nous-mêmes, de misérables que nous étions, riches, parfaits, bienheureux par la participation de ses perfections, de ses richesses et de sa béatitude. Qui donc voudrait encore, sachant toutes ces choses, pensant à tout cet amour, refuser à Dieu son cœur et lui préférer les imperfections, les défauts, les bassesses, les néants de la terre et de nous-mêmes ?

* *

Oh ! non, mon Dieu, c'en est fait ! Vous voulez mon cœur, le voici ! Vous m'avez aimé jusqu'à la fin ; moi aussi, je veux vous aimer et vous aimer jusqu'à la fin, ô mon Dieu, ô ma force, ô mon

refuge, ô mon soutien ! *In finem,* jusqu'à la fin, c'est-à-dire sans cesse et sans mesure. Je vous adorerai le jour, je vous aimerai la nuit ; partout et toujours je penserai à vous, *in finem,* jusqu'à la fin. Vous serez le cœur de ma piété, le centre de ma foi, le terme de mes désirs, la règle de ma vie, l'oracle de ma conduite, le pôle de mon existence. *In finem,* jusqu'à la fin. Oui, c'est dans votre amour que je mettrai ma félicité et ma fin, afin que par vous je sois digne un jour de vous aimer sans fin, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XV

NEUVIÈME INTERROGATOIRE SECRET

L'interrogatoire fut repris le soir. Comme Judas, ils faisaient vite, et cependant ils n'avançaient pas. Les fortes réponses de Jeanne les déconcertaient. Elle demeurait très modeste, très humble, mais ne laissait rien passer sans protester.

I

Gérard Feuillet est absent ainsi que Massieu, mais ils sont remplacés par cinq docteurs de Paris : Beaupère, Jacques de Touraine, Maurice, Courcelles et Midi. L'interrogatoire en est resté aux peintures des anges sur l'étendard de la Pucelle. Le juge continue :

— Les deux anges peints sur votre étendard représentaient-ils S. Michel et S. Gabriel ?

— Ils y étaient seulement pour l'honneur de Notre-Seigneur, qui était peint sur l'étendard et qui y était représenté tenant le monde.

Puis cette question ridicule :

— Ces deux anges figurés dans l'étendard étaient-ils les deux anges qui gardent le monde ? Pourquoi n'y en avait-il pas un plus grand nombre, puisque Notre-Seigneur vous avait commandé de prendre cet étendard ?

— Tout l'étendard était commandé par Notre-Seigneur, par les voix de sainte Catherine et de sainte Marguerite qui me dirent : « Prends l'étendard, de par le Roi du ciel. » Et parce qu'elles me dirent : « Prends l'étendard, de par le Roi du ciel, » je fis faire cette figure de Notre-Seigneur et des deux anges ; je les fis colorier. Je fis tout par leur commandement.

— Leur avez-vous demandé alors si, par la vertu de cet étendard, vous gagneriez toutes les batailles où vous vous trouveriez, et si vous auriez victoire ?

— Elles me dirent de le prendre hardiment et que Dieu m'aiderait.

— Qui aidait le plus à la victoire : était-ce vous qui aidiez l'étendard, ou l'étendard qui vous aidait ?

— Que la victoire vînt de l'étendard ou de moi, tout était à Notre-Seigneur.

— L'espérance de la victoire était-elle fondée en l'étendard ou en vous ?

— Elle était fondée en Notre-Seigneur, et en nul autre.

— Si un autre que vous eût porté l'étendard, cet autre aurait-il eu une aussi heureuse fortune que vous ?

— Je n'en sais rien. Je m'en rapporte à Notre-Seigneur.

— Si un des gens de votre parti vous eût donné son étendard à porter, l'auriez-vous porté, et l'auriez-vous porté en aussi bonne espérance qu'en celui qui vous a été remis par Dieu, alors même que c'eût été l'étendard de votre roi ?

— Je portais plus volontiers celui qui m'a été donné par Notre-Seigneur. D'ailleurs je m'attendais de tout à Notre-Seigneur.

Les réponses de Jeanne sont d'une orthodoxie parfaite, et à mesure elles gagnent en fermeté et en netteté. Le juge n'ayant aucune prise sur elle, à propos de son étendard, se rejette sur les paroles : *Jhesus, Maria* :

— A quoi servait le signe *Jhesus, Maria* que vous mettiez dans vos lettres ?

— Les clercs les y mettaient quand ils écrivaient mes lettres, et plusieurs disaient qu'il était convenable que je misse ces deux mots : *Jhesus, Maria.*

— Ne vous a-t-il pas été révélé que si vous perdiez votre virginité, vous perdriez votre bonheur, et que vos Voix ne viendraient plus vers vous ?

— Cela ne m'a pas été révélé.

— Si vous étiez mariée, pensez-vous que vos Voix viendraient vers vous ?

— Je n'en sais rien ; je m'en attends à Notre-Seigneur.

Les juges, malgré eux, reconnaissent la virginité de Jeanne ; ils l'affirment dans leurs interrogations, ce qui doit bien leur causer quelque embarras et quelque remords, à eux qui persistent à faire écrire et à dire : « Cette femme, *mulier,* qu'on nomme la Pucelle. »

Ils passent de là à une question plus compromettante et plus insidieuse :

— Pensez-vous et croyez-vous fermement que votre roi fit bien de tuer ou de faire tuer Monseigneur le duc de Bourgogne ?

C'était la plus grave imputation, la plus terrible accusation contre Charles VII. Aussi la question est-elle posée en des termes bien étudiés, très mesurés :

— Ce fut un grand dommage pour le royaume de France, répond-elle. Mais quelque chose qu'il y ait eu entre eux, j'ai été envoyée au secours du roi de France.

Elle n'accusait ni ne condamnait personne, elle constatait seulement que cette mort devint funeste au pays, mais que Charles VII n'en était pas moins roi de France, et que c'est à lui qu'elle avait été envoyée.

Puis une autre question délicate, touchant le Pape :

— Vous avez dit à Monseigneur de Beauvais que vous lui répondriez, à lui, ou à ceux qui seraient commis par lui, comme vous le feriez devant Notre Saint-Père le Pape. Cependant il y a plusieurs ques-

tions auxquelles vous n'avez pas voulu répondre. Répondriez-vous au Pape plus pleinement que vous n'avez fait devant Monseigneur de Beauvais ?

— J'ai répondu tout le plus vrai que j'ai su, et s'il me venait en mémoire quelque chose que je n'aie pas dit, je le dirais volontiers.

Le manuscrit d'Urfé ajoute ici cette question qui, d'ailleurs, n'est pas suivie de réponse : « Quel était l'âge, la taille de l'ange qui apporta le signe à votre roi et quels étaient ses vêtements ? » Le juge poursuit :

— Ne vous croyez-vous pas tenue de dire pleinement la vérité au Pape, vicaire de Dieu, sur tout ce que l'on vous demanderait touchant la foi et le fait de votre conscience ?

— Je requiers d'être menée vers lui ; et puis je répondrai devant lui tout ce que je dois répondre.

Elle a dû se servir de termes encore plus énergiques, que Cauchon aura ordonné à ses greffiers d'adoucir. Mais cette expression : « Je requiers » est assez forte et décisive par elle-même. Elle requiert d'être conduite au Pape, comme S. Paul a requis le proconsul Festus d'être conduit devant César. Le proconsul païen, plus impartial et plus droit, répondit à l'Apôtre : « Tu en as appelé à César, tu iras à César ! » Le juge de Rouen devait faire la même réponse : « Vous requérez d'être menée au Pape, vous serez conduite au Pape. » Il n'a pas eu cet esprit de justice, cette probité morale. Mais devant Dieu et devant l'histoire, le procès qui va se continuer est inique et frappé de nullité. La Pucelle a interjeté appel ; et contre tout droit ses juges ont passé outre.

II

La tendance de l'interrogateur est visible. Il voudrait lui arracher l'aveu qu'une superstition constante l'a guidée dans ses entreprises, dans les batailles qu'elle a livrées. Elle avait confiance, non pas en Dieu, mais dans son étendard, par exemple, qui était pour elle une sorte de talisman ; en elle tout aurait été œuvre de sorcellerie. Cette tendance se trahit encore dans les questions suivantes :

— Cet anneau sur lequel était *Jhesus, Maria*, de quelle manière était-il ?

— Je ne le sais pas exactement. S'il est d'or, il n'est pas d'or fin. Je ne sais pas si c'est or ou laiton. Je pense qu'il doit y avoir trois croix, et pas d'autre signe que *Jhesus, Maria*.

Ces croix, comme les cinq croix de l'épée de Fierbois, n'étaient pas pour eux des signes sacrés, mais des signes superstitieux. Il paraît qu'elle regardait souvent son anneau. On voit avec quelle minutie ils avaient observé ses actes, jusqu'à ses gestes, et toujours dans un but pervers ou indiscret, comme nous l'allons voir. C'est pourquoi le juge lui demande :

— Pourquoi vous plaisiez-vous à regarder votre anneau quand vous entrepreniez quelque fait de guerre ?

— C'était par plaisir et par honneur pour mon père et pour ma mère, et parce qu'ayant cet anneau dans ma main et dans mon doigt, j'ai touché sainte Catherine qui m'apparaît.

Cette réponse naïve provoque dans l'interrogateur, qui est évidemment d'une perversité basse, des questions pour le moins déplacées :

— En quel endroit avez-vous touché sainte Catherine ?

— Vous n'en saurez pas autre chose.

Cette parole devait arrêter l'assesseur, s'il eût eu quelque pudeur. Il poursuit au contraire avec une hardiesse qui touche au cynisme :

— Ne vous est-il pas arrivé de baiser ou d'accoler quelquefois sainte Catherine et sainte Marguerite ?

— Je les ai embrassées toutes les deux.

— Fleuraient-elles bon ?

— Il est bon à savoir qu'elles sentaient bon.

— En les accolant, n'avez-vous pas senti de la chaleur ou autre chose ?

— Je ne pouvais les embrasser sans les sentir et les toucher.

— Dans quelle partie du corps les embrassiez-vous, en haut ou en bas ?

— Il est plus convenable de les embrasser en bas qu'en haut.

Elle leur baisait les pieds et leur embrassait les genoux. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne leur ait pas baisé aussi le visage. Le mot « accoler » semble l'indiquer. Pleine de respect pour ses Saintes, elle se plaisait à demeurer à leurs pieds, il est bien croyable qu'elles l'ont elles-mêmes invitée à se relever et à les accoler au visage.

— N'avez-vous pas donné des guirlandes et des couronnes aux Saintes ?

— En leur honneur j'ai plusieurs fois offert de ces guirlandes à leurs images ou à leurs statues dans les églises ; quant à celles qui m'apparaissent, je ne leur en ai point donné dont j'aie gardé la mémoire.

— Quand vous mettiez des guirlandes dans l'arbre, les mettiez-vous en l'honneur de celles qui vous apparaissent ?

— Non.

— Quand ces Saintes viennent à vous, ne leur faites-vous pas révérence, comme de vous agenouiller ou de vous incliner ?

— Oui, le plus que je puis leur faire de révérence, je le fais ; car je sais que ce sont elles qui sont en royaume de paradis.

— Ne savez-vous rien de ceux qui vont errer (au sabbat) avec les fées ?

— Je n'y suis jamais allée et je n'en sais rien. Cependant j'en ai bien entendu parler. On y allait le jeudi, disait-on ; mais je n'en crois rien. Je crois que tout cela c'est sorcellerie.

— N'a-t-on pas fait flotter votre étendard autour de la tête du roi, à son sacre ?

— Non pas, que je sache.

— Pourquoi, en l'église de Reims, votre étendard fut-il porté au sacre plutôt que ceux des autres capitaines ?

— Il avait été à la peine, il était bien juste qu'il fût à l'honneur.

C'est sur cette réponse sublime que se termine cette longue instruction qui a tenu quinze interrogatoires.

Il suffit de les lire pour rester en admiration devant cette merveilleuse figure de Jeanne, aussi belle que celle des Cécile et des Agnès, que vénère l'Eglise ainsi que toutes les âmes pures. Pas une défaillance pendant ces perfides débats. Toujours douce et forte, patiente et inspirée, tour à tour souriante et triste, toujours assurée de sa mission, toujours virginale.

XVI

LE RÉQUISITOIRE

Le lendemain 18 mars, c'est le dimanche de la Passion. La Passion continue pour la Pucelle. Elle est malade, épuisée par le chagrin, l'angoisse, la torture des interrogatoires. « Je serais morte, a-t-elle dit, sans la révélation qui me réconforte. »

I

Malgré la sainteté du jour, Cauchon réunit un conciliabule de docteurs ennemis de Jeanne. Il leur lit « un certain nombre d'assertions extraites des aveux de l'accusée », sur lesquelles ils auront à délibérer.

Le 22 mars, nouveau conciliabule, toujours dans sa demeure. Les assertions sont « réduites à un certain nombre d'articles sous forme de propositions ».

Le procès-verbal se termine ainsi : « Avec l'aide de Dieu, nous espérons procéder de telle manière que la cause sera conduite à la gloire de Dieu, à l'exaltation de la foi, sans qu'aucun vice s'introduise dans le procès. »

La haine se double d'hypocrisie.

Séance importante dans la prison, le samedi 24. Deux juges seulement et cinq maîtres de Paris. On lit les articles à la Pucelle. Quand on en vient à l'habit d'homme, elle dit :

« Donnez-moi un habit de femme pour aller à la maison de ma mère, et je le prendrai. C'est pour être hors de prison. Une fois hors de prison, je prendrai conseil de ce que j'aurai à faire. »

Manchon écrit qu'elle n'a rien nié de son procès-verbal. Il a dit ailleurs qu'il a dû céder à la pression qu'on a exercée sur lui pour pratiquer des omissions ou pour atténuer les réponses de la Pucelle. Il en a été sûrement de même pour cette séance du 24 mars.

Le 25 mars, dimanche des Rameaux, Cauchon se rend dès le matin à la prison de Jeanne avec ses complices, Jean Beaupère, Nicolas Midi, Pierre Maurice et Thomas de Courcelles. La veille, la pieuse Pucelle a requis, à cause de la solennité de ces jours, qu'il lui fût permis d'entendre la messe. Elle renouvelle sa requête :

— Je vous demande permission d'entendre la messe avec l'habit d'homme que je porte, et de recevoir en outre le sacrement de l'Eucharistie le jour de Pâques.

On exige qu'elle prenne l'habit de femme.

— Je ne puis le faire encore, dit-elle. Si je le pouvais ce serait bientôt fait.

— Parlez-en à vos Voix, insiste un assesseur, pour savoir si vous devez reprendre votre habit de femme, afin que vous puissiez recevoir la Sainte Eucharistie.

— Je ne la recevrai pas, s'il faut changer mon habit contre un habit de femme. Je vous en supplie, permettez-moi d'entendre la messe en habit d'homme. Ce vêtement ne charge pas mon âme de péché, et le porter n'est pas contraire aux lois de l'Eglise.

Elle consentirait toutefois à prendre une robe longue pour assister aux offices, à condition qu'elle reprenne son habit d'homme en rentrant en prison. Elle avait des raisons impérieuses qui lui dictaient cette décision.

Mais ses juges sont inexorables.

L'instruction est terminée. Cauchon maintenant va commencer le procès, sans perdre un seul jour, sans souci de la Semaine Sainte, que la justice respectait toujours.

Le Lundi Saint, 26 mars, il réunit dans sa demeure Jean Lemaître avec douze assesseurs. C'est le promoteur Jean d'Estivet qui a préparé les articles à examiner. On décide que, le lendemain, le Mardi Saint, il lira ces articles à Jeanne.

En effet, le 27 mars, trente-huit assesseurs sont réunis autour des juges dans l'appartement auprès de la grande salle. Jeanne est amenée devant eux. Jean d'Estivet se déclare prêt à prouver contre elle les faits qu'il va lui reprocher, et il demande qu'on oblige l'accusée à prêter le serment de répondre sur chaque article ce qu'elle croira être vrai, autrement elle serait déclarée excommuniée. Pour lui, « il jure que ni la faveur, ni le ressentiment, ni la crainte, ni la haine, mais le seul zèle de la foi lui a dicté ses écrits, » c'est-à-dire ses articles contre la Pucelle.

Cependant Cauchon n'appuie pas toute la requête de Jean d'Estivet et se borne à déclarer qu'on lira à l'accusée chacun des articles en français, et qu'après chaque article elle répondra ce qu'elle saura. Un délai pour répondre lui serait même accordé, si elle le réclamait.

« Jeanne, lui dit-il, tous ceux que vous voyez devant vous sont des ecclésiastiques d'une haute science, très versés dans le droit divin et humain. Leur volonté et intention est de procéder avec vous en toute bénignité et douceur, comme ils l'ont toujours fait, sans esprit de vengeance, sans poursuivre votre punition corporelle, mais pour vous instruire et vous ramener dans la voie de la vérité et du salut, si vous avez failli en quelque chose. »

Et comme elle n'est « ni assez instruite ni assez lettrée, » il lui propose de choisir un des assesseurs présents pour la conseiller.

« Vous n'avez qu'à répondre au vrai, ajoute-t-il, sur les questions de fait, et nous vous requérons de jurer que, sur les questions de fait, vous direz fidèlement la vérité. »

Il était obligé par le droit de donner à Jeanne un défenseur pour le procès, et il lui offrait généreusement pour avocat un ennemi. Elle a sans doute bien démêlé l'artifice, car elle répond :

« Premièrement de ce que vous m'admonestez de mon bien et de notre foi, je vous remercie et toute la compagnie aussi. Quant au conseil que vous m'offrez, aussi je vous remercie, mais je n'ai point l'intention de me départir du commandement de Notre-Seigneur. Quant au serment que vous voulez